S'interroger sur la météo, c'est s'interroger sur soi-même

A propos de « Le temps qu'il fait », Communications n° 101, 2017,
numéro dirigé par Martin de la Soudière, Martine Tabeaud et Anouchka
Vasak

Karin Becker

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ambiances/1063>

DOI : 10.4000/ambiances.1063

ISSN : 2266-839X

Éditeur :

Direction Générale des Patrimoines - DAPA - MCC, UMR 1563 - Ambiances Architectures Urbanités (AAU)

Référence électronique

Karin Becker, « S'interroger sur la météo, c'est s'interroger sur soi-même », *Ambiances* [En ligne], Comptes-rendus, mis en ligne le 08 février 2018, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ambiances/1063> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ambiances.1063>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

Ambiances is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International License.

S'interroger sur la météo, c'est s'interroger sur soi-même

A propos de « Le temps qu'il fait », Communications n° 101, 2017, numéro dirigé par Martin de la Soudière, Martine Tabeaud et Anouchka Vasak

Karin Becker

RÉFÉRENCE

De la Soudière, Martin ; Tabeaud, Martine & Vasak, Anouchka (eds). Le temps qu'il fait. *Communications*, n° 101, 2017.

- 1 S'interroger sur la météo, c'est s'interroger sur soi-même. Car dans la perspective des sciences humaines, c'est le temps vécu qui est placé au centre de l'intérêt dans l'étude des météores¹, c'est-à-dire le ressenti corporel et mental sur le plan individuel et sur le plan collectif. Autrement dit, l'attention des chercheurs porte sur la « perception du climat », pour reprendre la dénomination du réseau interdisciplinaire dirigé par l'ethnologue Martin de la Soudière, la géographe climatologue Martine Tabeaud et la littéraire Anouchka Vasak². Ces trois pionniers de la recherche viennent de publier – outre un grand nombre d'autres études récentes³ – un numéro thématique de la revue *Communications* (EHESS/Centre Edgar Morin) entièrement consacré à la « sensibilité au temps qu'il fait »⁴. Le volume réunit les articles d'une douzaine d'auteurs, dont plusieurs doctorants et post-doctorants, qui couvrent une large gamme de disciplines : géographie, ethnologie, histoire médiévale et moderne, lettres, histoire de l'art et du cinéma et bioclimatologie. C'est dans cette diversité des approches que réside la fascination que ce numéro exerce sur le lecteur, démontrant les multiples facettes de l'influence que la météo peut avoir sur les hommes, à la fois dans la vie pratique (selon les régions et époques diverses) et dans l'exégèse (métaphysique, symbolique...) des phénomènes atmosphériques.

- 2 Comme l'écrit Anouchka Vasak dans son introduction, « penser météo » est un modèle épistémologique, défini à partir de la philosophie de Michel Serres, comme un mode de penser qui accueille le « fluant », le diffus et l'aléatoire. « Penser météo, c'est reconnaître ce presque rien, furtif et mobile » (p. 13), en insistant sur la dissolution des frontières, y compris celles entre l'environnement et l'individu. Le temps qu'il fait se compose de phénomènes complexes et changeants qui présentent un caractère holistique, étant donné qu'ils influencent profondément l'existence humaine dans tous les domaines (Becker, Moriniaux & Tabeaud, 2015). Il aurait été intéressant de thématiser dans ce contexte la notion d'« hyperobjet » développée par Timothy Morton et appliquée, dans la recherche allemande, à l'étude de la pluie et du beau temps : en fait, la météo dépasse largement la compréhension de l'homme, lui-même étant trop impliqué pour la décrire objectivement (Büttner & Theilen, 2017). En revanche, Anouchka Vasak se réfère à l'argumentation de Peter Sloterdijk selon lequel cette « découverte de l'indéterminé » dote d'une optique tout à fait nouvelle « l'histoire de la pensée », mais elle évoque aussi le concept des « transformations silencieuses » de François Jullien et les réflexions de Jean Starobinski. Les directeurs de ce numéro de *Communications* ont ainsi pris le parti de « comprendre qu'il n'y a pas de rupture entre le sujet et le monde, pas d'« extériorité des humains à la nature » (Martine Tabeaud), mais un continuum » (p. 11) – tout en se sachant tributaires de Denis Diderot pour lequel le temps qu'il fait est non seulement « un modèle philosophique », mais aussi « un mode d'écriture » (p. 16) (Belleguic, 2003).
- 3 Si l'on conçoit donc la « météorologie » non comme une science exacte et objective, mais comme un « réseau de discours » (Vasak, 2008, p. 32) par lequel l'homme cherche à se situer par rapport aux manifestations naturelles, force est de constater que le présent volume élargit considérablement le corpus des multiples voix étudiées. Tandis que les publications des dernières années portaient sur des témoignages écrits, c'est-à-dire la littérature dans son sens large (qui englobe chroniques, journaux, etc.), les contributeurs de ce numéro se penchent aussi sur des propos transmis oralement, notamment sur des entretiens, menés par les auteurs eux-mêmes, auprès de populations exposées à des changements climatiques dans certaines régions du monde. Le caractère récent de ces sources et leur proximité avec les « météores » décrits contribue à rendre authentique, sinon dramatique, l'impact que les effets du ciel ont sur la vie quotidienne. Ainsi, les ethnologues Maryse Carraretto et Vanessa Doutreleau ont interrogé les habitants de Garein, petit village dans les Landes, à propos des conséquences durables de la tempête Klaus qui avait dévasté le pays le 24 janvier 2009. Outre la perte de repères, emportés avec la forêt rasée, les habitants constatent aussi que cette « ouverture du paysage » leur apporte une « lumière inhabituelle », « du courant d'air en permanence », des étés moins chauds (p. 36-37), bref un « dérèglement climatique » qui semble rendre « perceptible à l'échelle locale » le « fameux changement climatique dont parlent les médias » (p. 39).
- 4 Si les habitants des Landes signalent que « le temps qu'il fait n'est plus le même » (p. 39), ce constat vaut d'autant plus pour les éleveurs de rennes en Laponie finlandaise, interrogés par la géographe Élise Lépy. Une remarque méthodologique faite d'entrée est significative : alors que c'était sur le climat (abstraction scientifique portant sur la longue durée) que portaient initialement les questions, « les éleveurs, eux, témoignaient de leur ressenti », ne parlant que de la météo vécue au jour le jour (p. 54). Selon leur expérience, « les saisons ne sont plus les mêmes qu'autrefois » (p. 55) : les

automnes paraissent « plus pluvieux et plus longs », et le gel et la neige permanente seraient de plus en plus tardifs (p. 55) ; les printemps, en revanche, seraient plus courts et plus précoces. Les effets de ces fluctuations thermiques sont de taille, concernant les migrations hivernales des rennes et la période sensible de mise bas au printemps. D'une façon analogue, les Inuits des régions arctiques voient leur milieu climatique changer : les entretiens réalisés par l'historienne Véronique Antomarchi dans la communauté du Nunavik en Arctique québécois, montrent que leur rapport au froid et à l'hiver a considérablement changé. Le réchauffement continu, la mutation des ressources animales et végétales, la fragilité de la banquise et la fonte du pergélisol, nécessitent une adaptation du mode de vie, généralement valorisée « comme un défi » (p. 71), mais qui remet en question l'ancienne identité du groupe, surtout pour la jeune génération qui vit cette évolution plus positivement.

- 5 Ce premier chapitre consacré aux études menées *in situ* et visant l'actualité est suivi d'un second groupe d'articles consacré à des sujets historiques, s'appuyant sur des sources écrites. Christophe Granger étudie la fonction sociopolitique des « rituels de pluie » (prières, processions, sacrifices etc., pour faire tomber la pluie ou faire venir le beau temps), qui ont survécu en France jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Ces pratiques, loin d'être l'expression d'une croyance ou d'une superstition, seraient surtout un moyen efficace pour canaliser des angoisses dangereuses pour l'ordre public, par une activité collective organisée par l'Église mais encouragée par les autorités politiques. Selon l'auteur, les participants n'étaient pas libres de croire ou de ne pas croire à l'effet concret que ces pratiques pouvaient exercer sur le temps, car l'enjeu consistait uniquement dans l'acte social – thèse séduisante, mais aussi contestable⁵. Ensuite, le médiéviste Laurent Litzenburger décrit la météorologie populaire du Moyen Âge tardif à Metz et dans le pays messin, en analysant un corpus de textes narratifs (annales religieuses, chroniques, récits, journaux intimes) issus de la bourgeoisie cultivée, sans être savante pour autant. S'agissant de connaissances non livresques, ce stock de savoir (d'abord lacunaire, mais de plus en plus systématique) relève surtout de l'observation de la vie des plantes et des animaux, approche que les auteurs partagent avec la population rurale en raison de la gestion de leurs propriétés dans le pays.
- 6 L'article suivant fait le lien entre histoire et littérature : l'historien Richard Galliano-Valdiserra étudie les écrits de Mario Rigoni Stern, qui thématisent les expériences traumatisantes faites par les soldats pendant la guerre en plein hiver (montagnes d'Albanie en 1940-1941, territoire russe en 1943). Alors qu'avant la guerre, le paysage « hiémal » rigonien paraît « mystique ou spirituel » (p. 107), comme « un refuge de paix et de sérénité » (p. 109), la guerre installe « l'empire du chaos » qui « bouleverse l'ordre éternel des saisons, et annonce la fin du monde » (p. 111-112). La neige, autrefois immaculée, lumineuse et régénératrice, se transforme en « neige de deuil, qui pétrifie les vivants et les morts » (p. 113), et le paysage « devient le dépositaire d'une mémoire commune » (p. 115). Cette fusion du matériel et du symbolique, de la météo et des hommes, mais aussi celle des disciplines concernées, se poursuit dans la contribution d'Alexis Metzger (géographe) et de Jérémie Desarthe (historien) qui examinent les « effets d'inondations » dans la peinture française (1856-1910, 69 tableaux). Les impressionnistes en particulier immortalisent, dans un nouveau genre pictural, les scénarios de plusieurs crues dans le Nord de la France, survenues en hiver, en distinguant bien, par des ciels nuageux différents, les nombreux types de temps pouvant entraîner les inondations (orage, situation dépressionnaire, fonte rapide des neiges, etc.). Or, ces tableaux n'ont rien de catastrophique : « Lorsqu'il y a des hommes,

beaucoup [...] contemplent la crue ; certains se déplacent en barque », de sorte que l'événement « s'intègre dans un rythme habituel naturel au fleuve » (p. 124), les habitants ayant « appris à composer avec les caprices des cours d'eau » (p. 126).

- 7 Ce sont la dimension esthétique et le rôle du spectateur qui sont placés au centre de l'article de Réjane Hamus-Vallée sur la fabrication des nuages au cinéma depuis ses débuts. Elle distingue quatre procédés de truchage atmosphérique, l'un remplaçant l'autre au fur et à mesure que les possibilités techniques évoluent (cache/contre-cache, *matte painting*, *cloud tank*), en culminant dans le nuage numérique du présent. Or, toutes ces méthodes ont en commun de constituer un « truchage dans l'image même, en postproduction, et non en plateau » (p. 144). Ces ciels artificiels sont censés accroître l'authenticité et la crédibilité des fictions filmées auprès du public, mais cette manipulation de la réception s'est avérée ambivalente aussi longtemps que l'image des nuages elle-même était fixe et non mobile. Il fallait alors que le spectateur perçoive et identifie bien les nuages, mais sans se focaliser sur ceux-ci, par le détournement de son attention pour une courte durée, grâce à la présence d'oiseaux et d'une bande-son usant d'un effet de vent. Aujourd'hui, avec les nuages de synthèse, faits de pixels, « tout est possible ou presque » (p. 151), de sorte qu'il faudrait se demander – pour revenir sur l'*incipit* du présent compte-rendu – si la perception de la météo par l'homme ne comporte pas toujours un brin de tromperie. Car le « moi météorologique⁶ » est facilement victime d'impressions fausses, causées par des effets sensoriels « cénesthésiques⁷ », parfois difficiles à contrôler par une autoréflexion rationnelle⁸.
- 8 Cette influence immédiate du temps qu'il fait sur l'organisme humain intéresse explicitement le bioclimatologue Benjamin Lysaniuk qui y consacre son article sur les risques médicaux d'une température extrême. La vulnérabilité du corps exposé au grand froid ou à une vague de chaleur attire l'intérêt notamment depuis la canicule de 2003, avec son taux de mortalité très élevé partout en Europe (cf. les chiffres présentés p. 164). En effet, la relation entre la santé et le temps qu'il fait n'est que trop évidente, le froid étant d'ailleurs « plus meurtrier que la chaleur » (p. 162), étant donné qu'il cause chaque hiver des maladies coronariennes, des accidents vasculaires cérébraux et des maladies respiratoires. Même si, en général, « les organismes vivants développent des mécanismes visant à protéger leur métabolisme du contexte thermique anormal » (p. 164), cette autorégulation du corps a ses limites, notamment pour les personnes affaiblies. De ce constat résulte une nouvelle attention portée aux effets de la météo sur la disposition physique, mais aussi sur l'état mental des individus. Tout se passe comme si l'on prenait finalement au sérieux la célèbre formule du « baromètre de l'âme », forgée par Rousseau, qui cherche à mesurer très exactement les variations auxquelles les forces naturelles, et notamment la pluie et le beau temps, soumettent le sujet.
- 9 Les contributions du volume sont encadrées par deux articles qui insistent sur les multiples illusions auxquelles peut être assujéti l'observateur de la météo, d'autant plus qu'il est, de nos jours, influencé par les discours des médias. En entrée, Martine Tabeaud examine la chimère d'un climat idéal (cf. le printemps éternel de l'Éden), tel que le promettent les prospectus touristiques, qui se gardent d'évoquer les phénomènes non désirables. Ainsi, la publicité faite pour les Antilles supprime toute référence aux cyclones ; celle pour la Méditerranée ne connaît que « l'azur du ciel à l'eau. Pas d'hiver gris et pluvieux, pas de printemps au mistral gélif » (p. 25) ; et celle pour la moyenne montagne « peine à se vendre autrement qu'enneigée et sous un grand soleil d'hiver » (p. 26). Selon Alain Corbin et Christophe Granger, l'invention du

« beau temps » pour les vacances date des premières décennies du XX^e siècle. Il s'agit d'une météo culturellement construite, enfermée dans une définition, qui est censée répondre à « une incapacité à accepter les aléas quels qu'ils soient » (p. 29), alors que le temps naturel est justement caractérisé par le changement incessant. Par ailleurs, « aucun type de temps n'est beau et bon pour tous. Le regard sur le ciel change, y compris pour la même personne, selon les âges de la vie, selon les périodes de travail ou de loisir » (p. 28). Cette tendance à délimiter dans les esprits le climat d'un lieu prive donc l'individu de la liberté de se positionner lui-même par rapport aux éléments naturels – une « surenchère prévisionnelle » (p. 29) qui crée des idées fausses et donc une relation problématique avec l'environnement.

- 10 En fin de volume, Martin de la Soudière examine cette « éco-anxiété » (p. 173) de notre époque, nourrie par les médias, qui se rattache à l'idée du réchauffement climatique : s'agit-il d'une « grande peur collective » dans le sens où l'entendent les historiens ? Selon l'auteur, il n'en est rien. Par rapport aux grandes peurs d'autrefois, « durables et insistantes, voire paralysantes et envahissantes, cosmiques et religieuses » (p. 181), les préoccupations climatologiques d'aujourd'hui seraient plutôt de simples soucis (p. 181), une « inquiétude latente » (p. 173), sans atteindre la « profondeur » (p. 173) ni les « émois populaires » (p. 181) des grandes peurs du passé. Car le concept du « climat » serait trop abstrait et trop complexe à imaginer, et surtout il échapperait à la perception par les sens, au contraire de la météo, qui marque l'homme au quotidien. Les événements catastrophiques (tempêtes, inondations, etc.) qui peuvent susciter des paniques, relèvent généralement de la météo locale, et si on les relie à une tendance plus globale, cette menace à l'horizon est vite oubliée avec le retour des saisons « normales ». Le seul effet « sensible » du réchauffement mondial, transmis par les médias, concerne le Grand Nord, région lointaine. De toute façon, il serait « psychologiquement » impossible d'envisager le danger « inimaginable » (p. 178) d'une mutation climatique généralisée, « et donc nous la rejetons » (p. 179).
- 11 En résumé, la lecture de ce volume très riche et original apprend non seulement beaucoup sur le temps qu'il fait mais aussi sur soi-même. À travers les nombreuses études de cas, les auteurs démontrent à quel point l'environnement atmosphérique, loin d'être un phénomène naturel abstrait, théorique, objectif, à analyser surtout par les sciences dures, agit en vérité sur notre existence quotidienne, sur notre disposition physique et psychique et sur notre interprétation, souvent symbolique, des événements météorologiques. Le temps qu'il fait est un « fait social total » (Marcel Mauss), un facteur primaire de la condition humaine, qui relève à la fois d'une expérience corporelle, d'aspects émotionnels et d'un apprentissage socioculturel. À toutes les époques et dans toutes les régions du monde, l'homme cherche « à surmonter la dichotomie nature/culture, car tout humain est à la fois un être biologique et un être social qui cherche à régler, par des normes collectives, l'interaction entre lui et son environnement, entre l'intérieur et l'extérieur, dans une visée de contrôle, de prévision et de protection » (Becker, Moriniaux & Tabeaud, 2015, p. 7). Par conséquent, ce volume nous aide concrètement à améliorer notre « faculté de juger climatique » (Peter Sloterdijk) dont parle Anouchka Vasak dans son introduction, et de comprendre – pour citer Martin de la Soudière – dans quelle mesure « le climat émerge et ressortit à des fondamentaux ».

BIBLIOGRAPHIE

- Becker, Karin ; Moriniaux, Vincent & Tabeaud, Martine. 2015. Introduction : l'alimentation et le temps qu'il fait – deux “phénomènes totaux” intimement liés. In : Becker, Karin ; Moriniaux Vincent & Tabeaud, Martine (eds.). *L'Alimentation et le temps qu'il fait – Essen und Wetter – Food and Weather*. Paris : Hermann, p. 5-11.
- Becker Karin & Leplatre, Olivier (eds.). 2014. *La brume et le brouillard dans la science, la littérature et les arts*. Paris : Hermann.
- Belleguic, Thierry. 2003. Diderot et le temps qu'il fait : portrait de l'écrivain en météorologue. *Tangence*, n° 73. Université Laval, Québec, p. 9-37.
- Belleguic, Thierry & Vasak, Anouchka. 2013. Introduction. “Météore” : brève enquête sur le mot et la chose. In : Belleguic, Thierry & Vasak, Anouchka (eds.). *Ordre et désordre du monde. Enquête sur les météores, de la Renaissance à l'âge moderne*. Paris : Hermann, p. 1-26.
- Büttner, Urs & Theilen, Ines. 2017. Phänomene der Atmosphäre. Zur Einleitung. In : Büttner, Urs & Theilen, Ines (eds.). *Phänomene der Atmosphäre. Ein Kompendium Literarischer Meteorologie*. Stuttgart: Metzler, p. 1-25.
- Corbin, Alain (ed.). 2013. *La pluie, le soleil et le vent. Une histoire de la sensibilité au temps qu'il fait*. Paris : Aubier.
- De la Soudière, Martin. 1999. *Au bonheur des saisons. Voyage au pays de la météo*. Paris : Grasset.
- Grill, Oliver. 2017. Regen : Wetterzauberei, Meteorologie und Ökonomie in Theodor Storms Märchen von der Regentrude. In : *Phänomene der Atmosphäre*. op. cit., p. 292-303.
- Vasak, Anouchka. 2008. *Météorologies. Discours sur le ciel et le climat, des Lumières au romantisme*. Genève : Droz.
- Vigarello, Georges. 2014. *Le sentiment de soi. Histoire de la perception du corps*. Paris : Seuil, p. 124-132.

NOTES

1. Au sens ancien du terme, qui signifie « les choses de l'air » (Belleguic & Vasak, 2013).
2. Cf. <http://www.perceptionclimat.net>
3. Voir la collection « MétéoS » aux Éditions Hermann.
4. Voir aussi (Corbin, 2013). Cf. <http://ambiances.revues.org/417>
5. Sur la coexistence de la pensée religieuse et magique avec l'approche rationnelle et sociale au XIX^e siècle, voir (Grill, 2017).
6. Pour ce terme, voir (Vasak, 2008), chapitre VI.
7. Le terme *coenaesthesia* – composé à l'aide du grec *koinos*, « commun », et *aisthêsis*, « sensibilité, perception » – est développé par le médecin allemand Johann Christian Reil en 1794. Il s'agit de la traduction artificielle du terme allemand *Gemeingefühl* (« sensation partagée »), lui-même forgé par Reil. Le terme sera largement adopté par les savants et écrivains du XIX^e siècle (Vigarello, 2014).
8. Pour les effets « trompeurs » du brouillard, voir les contributions dans (Becker & Leplatre, 2014).

AUTEUR

KARIN BECKER

Karin Becker enseigne la littérature française à l'université de Münster (Allemagne). Elle a récemment publié *Le dandysme littéraire en France au XIX^e siècle* (Paradigme, 2010) ; *Le lyrisme d'Eustache Deschamps : entre poésie et pragmatisme* (Classiques Garnier, 2012) ; *La pluie et le beau temps dans la littérature française* (Hermann, 2012) ; *La brume et le brouillard dans la science, la littérature et les arts* (avec O. Leplatre ; Hermann, 2014) ; *L'alimentation et le temps qu'il fait. Essen und Wetter. Food and Weather* (avec V. Moriniaux et M. Tabeaud ; Hermann, 2015), et *Gastronomie et littérature en France au XIX^e siècle* (Paradigme, 2017).

kabecker@uni-muenster.de